

Du réveil du Pays de Galles aux institutions de formation¹

Si tous les chemins, sans doute, ne mènent pas à Vaux-sur-Seine, il y a un chemin qui mène de Cardiff à Vaux-sur-Seine ! C'est ce que je voudrais m'efforcer de démontrer, afin de mettre en valeur une filiation plutôt « piquante » dont la Faculté peut se réclamer. Je ne prétends nullement résumer ici toutes les causes même lointaines de l'apparition de la Faculté, ni même signaler la principale, mais montrer que l'on peut sans artifice remonter la généalogie de la Faculté (au moins !) jusqu'au Réveil gallois. Notre enquête requiert de prendre pour point de départ le contexte du monde évangélique français à l'époque du Réveil, vers 1905, puis nous suivrons pour l'essentiel la chronologie des faits ou des ensembles de faits.

1. Un état des lieux évangélique vers 1905

1.1 Un « monde évangélique » en mal d'orthodoxie

La clameur du Réveil gallois atteint les boucles de la Seine à une période charnière de l'histoire du mouvement évangélique. Celui-ci se trouve en effet à la fin d'un siècle au cours duquel, à force de persévérance dans l'évangélisation, bien des implantations improbables ont pu lui être acquises. Il lui a fallu toute la vitalité du Réveil pour opérer de telles reconquêtes tout en contenant, à l'intérieur, les assauts du rationalisme théologique. En 1905 cependant, le

¹. À l'origine, contribution au colloque tenu à la faculté les 24 et 25 mars 2006 sur le thème « l'héritage évangélique dans l'espace francophone européen ».

Réveil est une référence lointaine dont le sens précis oppose entre eux les théologiens...

La bipartition du protestantisme, entre libéraux d'un côté, défenseurs d'une religion en harmonie avec l'esprit du temps, et orthodoxes de l'autre, soucieux de continuité avec la foi des martyrs, est déjà installée. Vers 1900 apparaît le christianisme social, qui constitue pour ses partisans une troisième voie, mais qui, pour les plus orthodoxes, menace de subvertir l'évangélisation – le Réveil même – comme le libéralisme a subverti la doctrine. Les tiraillements doctrinaux sont donc variés, qui travaillent tout le protestantisme, à la fois le groupe des Églises réformées encore concordataires, qui abritent les bataillons les plus nombreux à se revendiquer de l'orthodoxie et les petites dénominations dissidentes apparues depuis le premier quart du XIX^e siècle dans la foulée du Réveil.

Si l'on tente un rapide tour d'horizon de la « dissidence », le groupe libriste, qui constitue le pôle principal d'un ensemble dissident aux frontières internes poreuses, est caractérisé, en matière de doctrine, par un glissement qui l'oriente davantage dans le sens de la largeur que dans celui de la fidélité aux principes fondateurs. « Nous avons (...) marché depuis 1849 et nous nous sommes modifiés à bien des égards », écrit en 1899 Roger Hollard dans son rapport au Synode. « Ainsi, en ce qui concerne notre foi, si nous avons à l'exprimer en une Confession, il est certain que nous le ferions en des termes quelque peu différents de ceux qu'a adoptés notre Synode constituant. » Et peu après : « nous éviterions d'y donner de l'Écriture Sainte une formule qui, tout au moins, peut paraître impliquer une notion du canon et un littéralisme biblique abandonnés par l'immense majorité des chrétiens les plus évangéliques de nos jours. » C'est tout dire. La tendance orthodoxe reste présente dans le libriste, mais elle est surtout provinciale et rurale, et en perte d'influence dans « l'appareil ». À une moindre échelle, l'état du méthodisme est similaire.

Le baptisme est beaucoup plus homogène, mais peine à digérer des années de croissance trop copieuse, et à résoudre la guerre de ses chefs. Ici, les tempéraments diffèrent et les théologies dissonent. D'un côté Ruben Saillens veille sur l'orthodoxie avec une jalousie toute... camisarde, de l'autre, Philémon Vincent, formé à la Faculté de Paris, s'efforce d'allier loyauté à ses professeurs et confession d'une foi évangélique. Et la paix signée en 1900 à Fontainebleau par les deux ensembles baptistes laisse subsister un écart théologique qui a toutes les chances de s'agrandir sous l'influence que la théologie du *Social Gospel* de Walter Rauschenbusch exerce depuis les États-Unis.

Sur le plan numérique, l'heure est à la « croissance molle ». Or la survie de causes aussi minoritaires que celle des dissidents dépend largement de leurs progrès visibles, seuls capables de soutenir l'ardeur militante. Pour reprendre les mots de Ruben Saillens, il s'agit de « vaincre ou (de) périr! ». Une certaine fatigue est perceptible. Avec une trentaine d'Églises, le *methodisme* se maintient à peine, et s'il conserve en Matthieu Lelièvre (1840-1930) une grande figure, on estime (Patrick Streiff) que « vers la fin du XIX^e siècle, les méthodistes wesleyens en France [font] face à un effectif de membres [décroissant] et à des dettes financières de plus en plus pesantes² ». Les *Églises libres* ne sont pas dans une situation beaucoup plus satisfaisante : le sommet de 3500 membres (1900) s'explique par l'adhésion d'Églises indépendantes, la tendance endogène est au tassement. Les deux groupes d'*Églises baptistes*, d'un millier de membres chacun, s'installent à cette même époque sur un palier qui réussit à modérer leur certitude de l'incontestable supériorité ecclésiologique du baptisme, dont tous étaient encore convaincus « mordicus » dix ans plus tôt.

Ce tour d'horizon laisse de côté le darbyisme, force évangélique notable elle aussi travaillée par la « largeur », mais cette largeur-là donne naissance aux frères larges, encore très orthodoxes (!), qui émergent tout juste à la période que nous considérons.

1.2 La stratégie introuvable des « dissidents »

La dissidence essoufflée est dans une impasse stratégique. Chaque groupe avait cru, à l'origine, rallier largement autour de lui. Mais alors que chacun n'a remporté que des succès d'estime, les nouvelles théologies vident la dissidence – qui est avant tout une protestation orthodoxe – de l'essentiel de son sens.

Un mot sur les ralliements jadis espérés. Le *methodisme*, entré le premier en lice, n'a pas réussi à gagner l'ensemble réformé, et n'a pas non plus su s'unir au librisme naissant. Ces *Églises libres*, nées de l'impulsion d'une aristocratie héroïque, n'ont pas davantage entraîné le mouvement décisif qu'elles paraissaient mériter. Le baptisme avait escompté, une fois brisé son isolement rural, un grand ralliement en sa faveur. Et la réalisation avait été touchée du doigt au début des années 1890. Ruben Saillens, venu du librisme au baptisme, songe assez naturellement à entraîner d'autres sur le même chemin. Le librisme en perte d'unité interne forte est quelque temps un « vivier » baptiste ! Et la « base »

² P. Ph. STREIFF, « Le *methodisme* francophone : aperçu historique et bibliographique », in *John Wesley - Actes du colloque du tricentenaire de la naissance de John Wesley*, Lausanne, Centre Méthodiste de Formation Théologique, 2003, p. 12.

est aussi concernée, à l'exemple de l'Église baptiste qui naît à Marseille sur les décombres de l'Église libre ! Mais le mécanisme est enrayé par la crise de 1892, de sorte – exemple significatif – qu'un Samuel Delattre, pasteur à Matha, reste libriste après avoir failli sauter le pas du baptisme en 1891, au plus fort de son activité en Charente.

Ces ralliements sont définitivement manqués, une fois le libéralisme acclimaté dans la dissidence. Un renouveau stratégique s'impose, qui doit court-circuiter des dénominations paralysées par des dissensions intestines. La voie de l'avenir passe nécessairement par des aménagements nouveaux et par des hommes résolus. Parmi les acteurs capables de sortir l'orthodoxie de l'ornière, quelques figures se distinguent. Daniel Lortsch, qui devient en 1901 agent de la Société biblique britannique et étrangère, Julien Sainton, figure type de l'évangéliste. Mais c'est Ruben Saillens, autrefois parrainé par Robert MacAll et Théodore Monod (1836-1921) sur la scène inter-protestante, qui paraît le mieux à même de donner l'impulsion décisive. S'il lui faut un motif sérieux pour se lancer dans une œuvre nouvelle, Saillens est à l'avance convaincu de l'urgence à agir pour la cause biblique. Cette urgence est d'ailleurs encore renforcée par la séparation de l'Église et de l'État qui est sur le point d'aboutir. Celle-ci ne pourrait-elle pas donner lieu à un grand regroupement des évangéliques orthodoxes ? Pourquoi 1906 ne serait-il pas une répétition de 1849, cette fois-ci réussie, dans un contexte enfin favorable une fois que tous sont séparés de l'État ? Nous savons que la séparation n'a pas eu d'effet de cet ordre. « Lorsque vint la séparation de l'Église et de l'État, explique Maurice Antonin – le fondateur du libriste post-1938 –,³ il manquait aux évangéliques, pour soutenir leur effort, le souffle du Réveil qui fut la force de ceux qui se séparèrent de l'État en 1849 et leur permit de jeter les bases d'une église sur des convictions spirituelles communes. » Pourtant, le souffle du Réveil n'était pas loin...

2. « Un réveil au Pays de Galles »

Le Réveil du Pays de Galles survient-il trop tard ? Oui, si l'on en avait attendu un « big bang » institutionnel immédiat. Non, si l'on considère que sa diffusion, qui commence en 1906, vient libérer sur le long terme des énergies longtemps entravées. Il est l'exaucement d'une prière ancienne devenue urgente, il « tombe à pic » dans le contexte de souffrance de l'orthodoxie que

³ Samuel Samouélian citant Maurice Antonin dans « Les leçons du passé et les obligations que nous créent nos saintes origines », in *Aperçu historique des Églises de professants*, Nîmes, Dépôt des Publications Méthodistes, 1958, p. 28.

nous venons de présenter. Il n'est pas surprenant qu'il éclate au Pays de Galles, dans un terroir qui est plus que tout autre celui des réveils : 15 réveils s'y étaient échelonnés entre 1762 et 1859. Pourtant, alors qu'un réveil au Pays de Galles est un phénomène banal, celui-ci devient *le Réveil du Pays de Galles* par plusieurs de ses traits propres :

- *Par la façon dont il s'affirme* : il commence par des premières manifestations quasi spontanées au printemps 1904, puis prend toute son ampleur en octobre, au moment où émerge son leader, qui a lui-même pris le mouvement en marche.

- *Par sa simplicité de ses moyens, de son leader, de ses principes*. Evan Roberts, à 26 ans, est un ouvrier mineur tout juste inscrit en institut biblique. Il parvient à incarner le Réveil sans posséder même le don d'éloquence, et avec une prédication de plus en plus dépouillée. Son message se limite à l'essentiel : se défaire de tout péché non confessé, de toute habitude coupable, obéir promptement au Saint-Esprit, confesser publiquement le Christ.

- *Par son ampleur locale et son impact distant*. Le Réveil fait en quelques mois l'effet d'une lame de fond qui emporte près du dixième de la population. Sa dynamique propre est encore amplifiée par la presse qui pour la première fois couvre de près un événement religieux de cette nature. Ses répercussions sont ressenties sur tous les continents. Le Réveil du Pays de Galles a été l'agent recruteur qui a permis l'avènement de l'âge d'or des missions évangéliques. On lui a attribué un rôle déterminant dans l'émergence du pentecôtisme. Et les protestantismes du continent ont bénéficié, à divers degrés, de l'impulsion Galloise.

Les visiteurs continentaux du Réveil ne manquent pas, qui font la fortune des aubergistes et... des pickpockets. Quelques Français figurent parmi eux. Un psychiatre, médecin chef à Ville-Évrard, Rogues de Fursac, mandaté par le Ministère de l'Intérieur⁴ pour enquêter sur le lien entre illumination religieuse et maladie mentale. Des réformés d'inclination évangélique, dont le professeur montalbanais Henri Bois, venu étudier le Réveil, souligne-t-il lui-même, « en psychologue ». Que serait-ce cent ans plus tard ! Mais le premier d'entre tous les Français avait été le vieux pasteur baptiste Aimé Cadot (1832-1915), de Chauny. Gendre d'un pasteur baptiste de Cardiff, il assiste dès le tout début 1905 à plusieurs réunions d'un Réveil dont il sera l'un des premiers propagandistes en France. Paul Passy, baptiste hétérodoxe, linguiste et phonéticien, fondateur du

⁴. Cf. Noël GIBBARD, *On the wings of the dove*, Cardiff, Bryntyrion Press, p. 26.

socialisme chrétien, est un visiteur d'autant plus inévitable du Réveil gallois que celui-ci se déploie en milieu ouvrier. Enfin, Ruben Saillens, répondant à une lettre anonyme parue dans *l'Église libre*, y effectue en février 1905 un séjour d'étude⁵, accompagné de sa fille Marguerite, de son ami Daniel Lortsch (dépouillé à Cardiff de son or !), et des pasteurs Lenoir, de Marseille, Lombard de Belleville, et Dardier de Genève.

3. Les suites « du » Réveil

De retour d'un voyage où, pour une fois, il n'a pas pris la parole, Ruben Saillens est convaincu que le temps est venu pour lui de se relancer dans l'évangélisation intensive. Ses amis l'y pressent, son tempérament l'y porte. Le pastorat, d'ailleurs, ne l'a jamais retenu d'évangéliser. Et il venait d'entr'apercevoir le Réveil. À Genève, il avait animé en décembre 1904 une campagne où, en 15 réunions⁶, les conversions s'étaient comptées par centaines⁷. L'air gallois décuple maintenant son énergie. Après des réunions à Paris, il accomplit avec le pasteur Lenoir une tournée qui, de Genève à Barcelone, enchaîne 55 réunions en deux mois (dont 19 à Marseille et 12 à Nîmes !). Il est invité par des pasteurs de toutes obédiences, *Unions chrétiennes* et postes de la *Mission Populaire* inclus, pour prêcher le Réveil, en général en « terre protestante » et très souvent en Suisse. Les auditeurs sont là par milliers, jusque dans les contrées inaccessibles de la Haute-Loire. Sans que le mouvement soit comparable au Réveil gallois, il est dans son ordre d'une force inédite par les conversions et les reconsécration, souvent de l'ordre de la « remobilisation militante », qu'il favorise. Et ce mouvement met aussi à l'ordre du jour la nécessité d'enseigner les nouveaux-venus à la foi.

3.1 Les conventions chrétiennes

Alors que les Facultés de théologie sont tenues pour les premières responsables des progrès du modernisme, dans un contexte où de toute façon le baccalauréat est réservé à une petite élite, Ruben Saillens est sollicité pour ajouter à son activité de prédication un *enseignement biblique évangélique*, que nulle institution ne propose encore. La prise en compte de ce double besoin de proclamation et de formation conduit à concevoir une formule nouvelle de rassemblements chrétiens de plusieurs jours ou de plusieurs semaines – les « conventions

⁵ *Fifth annual report*, p. 7.

⁶ *Fifth annual report*, p. 7.

⁷ Marguerite WARGENAU-SAILLENS, *Ruben et Jeanne Saillens évangélistes*, Paris, Les Bons Semeurs, 1947, p. 132.

chrétiennes » –, où se conjuguent prière, étude de la Bible, information missionnaire et annonce de l'Évangile. Ces conventions, souvent précédées de cours bibliques, trouvent en Suisse le lieu de leur expression à la fois la plus caractéristique – les réunions plénières ont lieu sous la tente – et la plus développée. La première a lieu sur les hauteurs du Léman, à Chexbres, du 26 août au 20 septembre 1907 : trois semaines de cours suivis par 150 étudiants, puis quatre jours de convention. La tente de 1000 places est remplie dès le premier soir. Même formule l'année suivante, avec 250 étudiants, dont 105 Français et 100 Suisses, et la tente est déjà trop petite...

Le mouvement lancé à Chexbres migre en 1910 sur la rive lémanique, à Morges, où il prend encore de l'ampleur : 600 étudiants pour les cours bibliques, et 2000 places sous la tente de la convention, dont la durée est portée à une semaine. La formule – première forme de l'évangélisation « événementielle » sous nos latitudes – s'acclimate à tous les contextes. En 1909 une convention est organisée à Anduze. Voiture après voiture déversent leurs occupants dans le grand temple, au point que l'on entend un mécréant du voisinage s'écrier « c'est le réveil de la foi » ! Une convention de six jours est organisée à Paris en mai 1910. L'année suivante (1911), après la seconde convention de Paris, une tente est dressée place des Ternes, équipée de 860 chaises. On y organise pendant cinquante jours, du 14 mai au 2 juillet des réunions *tous les soirs sauf le vendredi*. On dénombre 23 698 entrées, soit au moins 5000 personnes dont « au moins la moitié ignoraient tout de l'Évangile ». On annonce à la fin de la campagne, pour l'année suivante, l'organisation d'un « institut biblique » temporaire de trois mois et demi. Une convention s'implante en 1911 à Lézan en Cévennes, accueillie par un « jeune pasteur fidèle », Albert Cruvellier, et le mouvement culmine dans une convention de cinquante jours à Nîmes, au printemps 1914. Franco-suisse, et surtout méridional, le mouvement est à peine freiné par la guerre. Seule la Convention de 1918 n'aura pas lieu, mais sur injonction des autorités suisses, pour cause d'H1N1, le virus de la grippe espagnole...

Des milliers de décisions sont prises, de conversion ou de reconsécration. Des centaines de chrétiens reçoivent un premier enseignement biblique « fidèle ». Pour soutenir les engagements pris et relier entre eux, d'une convention à l'autre, les chrétiens réveillés, Saillens lance un journal, *Grâce et Vérité*, et crée une association fraternelle, *les Amis du Christ*, dotée d'un programme hebdomadaire de prière mutuelle et d'intercession pour le Réveil. La toile – le

réseau – de l'orthodoxie se tisse, dans un cadre *franco-suisse* et *supra-dénomina-tionnel* où se mêlent réformés et professants de tous bords attachés à l'orthodoxie.

3.2 *L'Union des chrétiens évangéliques*

Les conventions, que l'on peut considérer comme l'entreprise la plus ambitieuse de Ruben Saillens, opèrent année après année le « décloisonnement » évangélique, par-delà les réduits identitaires. Elles travaillent non seulement la « base » mais aussi l'élite pastorale, vieux briscards de l'orthodoxie et jeunes loups du calvinisme réunis. Au besoin d'enracinement biblique du public correspond le besoin d'action commune de pasteurs et de responsables affligés par « l'abandon progressif des principes fondamentaux de toutes [les] Églises évangéliques⁸ ». Les positions de l'orthodoxie doivent être énoncées et diffusées. C'est ainsi que, dans la foulée de la Convention de Lézan, se constitue une « commission d'initiative », le 6 octobre 1919, en vue de créer une « Alliance des chrétiens évangéliques ». L'Alliance elle-même naît un an plus tard, le 15 octobre 1920. Son secrétaire est le pasteur de Lézan, Albert Cruvellier, hôte des conventions. Le premier « comité central » réunit les pasteurs Bonneville, A. Cruvellier, Paul Pic, le laïc Étienne de Védrines, tous réformés évangéliques, les pasteurs libriste Antonin et méthodiste William-Henri Guiton, le baptiste Ruben Saillens. Et parmi les suppléants, le baptiste nîmois Robert Dubarry (le détail est intéressant, car l'Union réunit ce que le baptisme a commencé à diviser en juillet précédent !)... « *L'Alliance [qui deviendra Union en 1922], dit le début de son Règlement, est ouverte aux chrétiens qui reconnaissent l'autorité souveraine des Saintes Écritures en matière de Foi et adorent en Jésus-Christ le Fils de Dieu fait homme, mort pour nos offenses, ressuscité pour notre justification, toujours présent par le Saint-Esprit dans l'Église dont Il est le chef, veulent s'unir pour mieux travailler par l'affermissement de la foi évangélique au développement de la vie chrétienne et au progrès général de la cause de Dieu.* » Assise sur cette base scripturaire de rédaction modérée (on supprimera bientôt les mots « en matière de Foi » – mais la formulation reste « souple »), que complète un énoncé de buts très sobre « fidélité doctrinale, largeur ecclésiastique » (qui ne fait que préciser selon la logique du Réveil le vieux slogan libriste), l'Union se lancera dans un dialogue parfois viril avec les « modernistes » qu'elle cherchera à détromper. Elle sera avant même sa naissance, et ses premières initiatives, l'objet des railleries de

⁸ Albert Cruvellier, *Études et conférences données à la 7^e Assemblée Générale de l'Union des Chrétiens Évangéliques*, Vauvert, Éditions de l'U.C.E., 1927, p. 123. Les « chrétiens évangéliques » ont une Assemblée Générale annuelle, dont la forme est proche de celle d'une convention. Celle-ci prendra après la seconde guerre mondiale le nom de « congrès ».

libéraux déclarés comme d'évangéliques nominaux, tels le libraire Cordey dès novembre 1919, mais aussi d'héritiers légitimes du premier réveil comme Matthieu Lelièvre, qui, dans l'*Évangéliste*, y voit « *un péril mortel à l'amour fraternel* ». Mais nombreux sont ceux qui acceptent de bon cœur l'opprobre entraîné par l'adhésion à l'Union. C'est le cas d'une figure libraire aussi respectable qu'Onésime Beigbeder, dès la fin 1919.

L'un des titres de gloire de l'Union, dès son origine, est l'appui qu'elle reçoit du très calviniste doyen de la Faculté de Théologie de Montauban, Émile Doumergue, jeune retraité de 75 ans, « membre correspondant » très actif de l'Union. Les évangéliques se ressaisissent, se réunissent enfin. Les adhésions témoignent d'un succès rapide : 205 membres pour sa fondation, 470 en mai 1921, plus de 1000 en octobre 1923⁹ ! Le bulletin de l'Union paraît tous les quinze jours au plus fort de sa militance contre la fusion réformée qu'elle dénonce comme confusionniste. Le large regroupement réformé de 1938 apparaît logiquement comme un échec de l'UCE, et démotive ses troupes. Si elle n'a pas été suivie, l'Union aura cependant donné aux « non fusionnistes », Maurice Longeiret le relève, le « courage de la résistance ». « Knocked out » pendant plusieurs années, l'Union rallumera son flambeau après la guerre.

Par-delà un combat apparemment perdu, l'*Union des chrétiens évangéliques* aura contribué à la clarification des positions théologiques et à l'émergence, à la résurgence en réalité, du camp évangélique. Elle aura aussi favorisé le rapprochement prolongé pour l'action commune des réformés confessants et des évangéliques professants. À cet égard, la divergence que représentera à la fois l'affirmation de la spécificité professante à partir de 1957 (AEPF), et l'épuisant effort des Églises réformées évangéliques d'incarner à elles seules la continuité de la Réforme calviniste du XVI^e siècle sera pour l'UCE un prélude annonciateur de la fin. Son *bulletin* cèdera la place à la revue *Ichthus*, qui continuera jusqu'au milieu des années 1980 sur l'élan de l'Union. La Convention de Morges, de moins en moins française et de plus en plus brève, cessera presque au même moment.

⁹ Le maximum sera de l'ordre de 1500 membres, selon André THOLOZAN, *Le Chrétien évangélique*, février 1962, 42^e année, n° 503, p. 3 (l'article est intitulé « Il y a quarante ans », et reprend une « étude donnée au Congrès des Chrétiens Évangéliques à Montauban, le vendredi 27 octobre 1961 »).

3.3 Les institutions de formation

On a vu que l'enseignement était l'un des buts des conventions, qui se doublaient d'« écoles bibliques temporaires » ; leur rôle était à la fois de diffuser le Réveil et d'enraciner dans la foi biblique des chrétiens qui découvraient l'Évangile. Le besoin de formation n'était cependant que partiellement comblé. C'est d'un institut biblique complet qui assurerait une formation biblique approfondie que Ruben et Jeanne Saillens ont la vision pendant leur voyage de plusieurs mois aux États-Unis au printemps 1918. Saillens expose le projet à son ami A. C. Dixon, alors directeur de l'Institut Biblique de Los Angeles, par lequel les fonds voulus lui sont procurés dès 1920. Le plus difficile est de trouver une maison à louer, mais les ressources vraiment rares, les professeurs, sont là, préparés par le Réveil et réunis dans l'UCE. Ces hommes sont Maurice Antonin, venu de Saint-Jean-du-Gard pour aider la direction, William-Henri Guiton, le fougueux méthodiste d'Asnières, Albert Cruvellier opportunément muté de Lézan à Pantin, qui sera pendant plusieurs années le collaborateur le plus proche de Saillens. Tous sont membres du « comité central » de l'UCE. Les autres intervenants français, tel Henri Devaux, sont sauf exception membres de l'Union, de même qu'Albert Nicole, membre de l'Union jumelle en Suisse. L'enseignement biblique vient prolonger l'action du Réveil, et l'enracine dans le long terme. Les élèves viennent de tous les milieux ecclésiastiques, même périphériques, souvent après premier contact à Morges. Ainsi pour les Assemblées mennonites : *Christ Seul* annonce les Conventions dès 1907¹⁰, et cette participation anabaptiste aux Conventions vaut à l'Institut une proportion significative d'étudiants anabaptistes : 5 sur les 89 premiers inscrits. Réseau « de base » et réseau « de tête » se complètent pour prolonger dans le champ de la formation le mouvement lancé par le Réveil gallois.

S'il est peu surprenant, à cause du rôle-pivot joué par son fondateur, de trouver l'Institut de Nogent inscrit dans la suite du Réveil gallois via les « conventions chrétiennes », on peut se demander si des enchaînements similaires seraient observables ailleurs. Le lien entre le Réveil gallois et le mouvement des instituts bibliques est de fait généralement repéré¹¹. Qu'en est-il donc de la

¹⁰. Jean Séguéy rapporte utilement le fait, mais fait erreur en parlant, à propos des conventions, de « conférences chrétiennes annuelles organisées à Chexbres d'abord, puis à Morges après 1909, sous l'égide de l'Action Biblique ». (*Les Assemblées anabaptistes mennonites de France*, Paris/La Haye, Mouton, 1977, p. 597). L'Action Biblique apparaît en 1926 dans le sillage de l'Alliance Biblique fondée en 1914, après la rupture Saillens-Alexander.

¹¹. Cf. par exemple ELMER Towns et Douglas PORTER, *The Ten Greatest Revivals Ever*, Ann Arbor Servant Publications, 2000.

place du Réveil gallois, ou des conventions et de l'Union des chrétiens évangéliques, dans la généalogie des autres écoles bibliques francophones ? Deux années avant Nogent avait été fondée l'école de la Mission Norton en Belgique, le futur Institut Biblique Belge. Ralph Norton lui-même avait reçu sa vocation pour la Belgique lors d'une tournée où il avait accompagné Chapman et Alexander, deux prédicateurs de réveil américains. Détail singulier, on repère le directeur éphémère de cette école, Donald Grey Barnhouse¹², parmi les fondateurs de l'Union, à Lézan en 1920. Les circonstances de la fondation de l'Institut Emmaüs, un peu plus tardif, suivent sans doute une logique plus directement missionnaire, mais l'inclusion dans le cercle « chrétien évangélique » sera complète dès que René Pache en prendra les rênes après la guerre. L'école dont le parcours présente la similarité la plus étroite avec la séquence nogentaise est – surprise ! – l'Institut Biblique de Genève. Fondé en 1926, en succession directe d'une école fondée près de Bienne en 1919, l'Institut de Genève revendique aussi le Réveil gallois pour sa première origine. C'est ce Réveil qui a donné à son fondateur Hugh Alexander (1884-1957) la vision d'un ministère de Réveil en Suisse. Et s'il a ensuite opté pour un exclusivisme radical, Alexander a d'abord collaboré pendant plusieurs années aux Conventions de Saillens, en Suisse (jusqu'en 1916) et même à Paris (1911). Animateur de ses propres campagnes d'évangélisation, il créera lui aussi entre celles-ci et son école une instance intermédiaire, qui commencera aussi par porter le nom d'« Alliance »... avant de devenir « l'Action biblique ».

Et la « première » faculté d'Aix, la première institution « supérieure » explicitement orthodoxe depuis les Réveils modernes ? Elle a reçu un appui décisif d'un « chrétien évangélique » (atypique !) déjà nommé, le Dr Barnhouse. C'est lui qui, en 1939, a fourni les fonds qui ont permis d'acquérir la propriété aixoise. Au plan académique, la Faculté recrute naturellement ses professeurs dans le sérail réformé évangélique... dont les membres sont pour la plupart affiliés à l'UCE, tels André Lamorte, le premier doyen. Cette même « connexion » UCE permet de compléter dès 1940 le corps professoral par deux professeurs professants nogentais, Jules-Marcel Nicole et René Pache.

¹². Donald Grey Barnhouse (1895-1960), très influent dans le milieu évangélique américain, était diplômé de l'Institut Biblique de Los Angeles. Il fut l'un des pionniers de l'évangélisation par la radio (1928), et de 1927 à sa mort le pasteur de la « Tenth Presbyterian Church » de Philadelphie.

Lorsque les Églises de Professants sollicitent en 1962 les instituts bibliques francophones pour qu'ils étudient la fondation d'une Faculté, la réflexion se porte aussitôt sur le devenir de la Faculté d'Aix, qui de crise en crise depuis le milieu des années 1950 n'est plus qu'un pâle reflet de la vision de ses fondateurs. L'esprit des « chrétiens évangéliques » a l'occasion de se manifester pour rechercher un dispositif commun – mais la Faculté d'Aix est une faculté d'Église, et les temps ne sont pas encore venus d'en élargir la base ecclésiastique. Une Faculté nouvelle est donc fondée près de Paris avec l'appui des instituts : Nogent fournit le plus grand contingent d'enseignants, « chrétiens évangéliques » actifs dans l'Union, (S. Bénétreau, H. et J. Blocher, J.-M. Nicole), Emmaüs, dirigé par le « chrétien évangélique » René Pache, apporte la plus grande part des ressources matérielles. Le directeur de Bruxelles devient le premier doyen.

Ainsi, si la Faculté dont nous célébrons les quarante ans est *filie* des Instituts bibliques, ceux-ci se situent eux-mêmes dans la *filiation* du Réveil gallois, diffusé par les Conventions, solidifié par l'*Union des Chrétiens Évangéliques*, entretenu sur le long terme par les vocations au ministère qui sont venues s'y instruire selon le conseil de « toute l'Écriture ». Ce que j'ai tenté de démontrer.

Jacques Émile BLOCHER